

SEMAINE 5 – LE MONDE DE DEMAIN

Ce document contient les transcriptions textuelles des vidéos proposées dans la partie « Le monde de demain » de la semaine 5 du MOOC « Économie circulaire et innovation ». Ce n'est donc pas un cours écrit au sens propre du terme ; le choix des mots, l'articulation des idées et l'absence de chapitrage sont propres aux interventions orales des auteurs.

Géographie de l'économie circulaire : « Le monde d'hier » et celui d'aujourd'hui

Jean-Claude Lévy

Historien géographe – Institut de l'économie circulaire

Le monde est multipolaire pour plus de 50 % de ses habitants. En Inde, en Afrique, en Amérique latine, notamment dans les mégapoles. Même en Chine dans les pays développés, l'économie y est pour beaucoup informelle, c'est-à-dire qu'elle ne peut pas être saisie par des données, par des indicateurs bien repérables. Par exemple selon l'Agence française du développement au Cameroun, 80 % des activités économiques échappent aux statisticiens. Alors, comment formaliser l'économie circulaire contemporaine ? Mais comment formaliser d'abord l'économie par rapport à l'hypothèse de surcroît circulaire, par exemple dans les pays émergents, les PED ? Comment l'identifier, la caractériser et comment financer cette économie circulaire ? Je ne reviens pas sur sa définition. L'économie circulaire est ici supposée en tant que dispositif intégratif pour mobiliser ces dynamiques d'écologie industrielle, d'écoconception, de fonctionnalité. C'est par ailleurs l'objet du MOOC. Je ne vais pas y revenir.

En ce qui me concerne, personnellement, je vais seulement raconter deux anecdotes rapportables au registre de la géographie et de l'histoire. La première anecdote concerne le monde aujourd'hui, de Paris à Narbonne via Béziers, parcouru par moitié autoroute, par

moitié école buissonnière, l'A75 est bien connue comme autoroute. En chemin, j'y perçois chaque fois combien l'observation de la morphologie, de la proximité, de la solidarité, est déterminante pour planter le décor du film que l'on se fait sur l'économie circulaire aujourd'hui. J'observe comment la matérialité géographique des paysages traversés est étroitement liée à la dynamique historique de nos rapports sociaux de production, de consommation et d'échange. Je pense à Julien Gracq et à son essai, La forme d'une ville.

Il y figure magistralement, de tout temps, la forme des villes, des villages. Celle-ci est comptable, à propos des contextes qui les portent. De Clermont-Ferrand à Béziers, en passant par Saint-Flour, Marvejols La Canourgue, je suis impressionné de percevoir comment depuis le début du XIXe siècle, dans la longue durée, les maisons des villages et des villes se sont éparpillées, détachées les unes des autres. Jusqu'au XXe siècle, ces maisons se rassemblaient dans les rues, sur les places, solidaires, enlacées les unes aux autres comme pour se chauffer, se relier chaleureusement, (traction animale), et partager l'énergie d'une proximité agricole industrielle, pas encore tout à fait industrielle, artisanale. Par contre, dès le milieu du XXe siècle, elles se sont complètement désolidarisées à travers des lotissements urbains ou ruraux. Au début du XXIe siècle, leur solidarité matérielle et immatérielle a même à peu près disparu alors qu'elle était anciennement codifiée, complètement codifiée, enracinée par l'usage et par la tradition. Il est clair aujourd'hui que cette solidarité pluriséculaire ne se réchauffe plus autour des foyers familiaux des copropriétés, des chaufferies collectives ou des incinérateurs. Dans ces maisons, on ne partage plus la proximité des ressources naturelles locales, le charbon, le bois, l'énergie, la viande, les légumes. On ne mange pas. On s'alimente seulement au long cours, celui de la bourse, au détriment de la biodiversité, à partir des grandes surfaces. On peut dire que le lien des hommes et des femmes avec la nature s'est singulièrement distendu. Depuis 1789, la propriété et la rente foncière ont pesé de façon négative, près de deux cents ans, sur la proximité et la solidarité des formes et des gens entre eux et avec le milieu naturel, celui-ci même se révolte par exemple ces jours-ci avec les fleuves en crue dans les lotissements. Cette anecdote est significative.

Avec le temps, la solidarité paraît s'en être allée en même temps que la bourse et que la rente ont dénoué progressivement le lien homme-nature. En France, bien au-delà de Paris et de la Canourgue ou de Béziers, cette dissociation a généré une sorte de dimension existentielle à la crise de 2008, qu'on vit encore aujourd'hui. Par le monde, de nombreux conflits en témoignent à l'évidence tous les jours. Dans notre pays, le tournant qu'on peut penser significatif s'est déroulé, s'est effectué à l'époque du préfet Haussmann à Paris vers 1860. Et ce tournant paraît tourner encore plus mal aujourd'hui par exemple dans les déserts peuplés de chômeurs qui entourent Béziers. Le XIXe siècle s'est approprié le foncier, l'industrie et la rente, le XXe s'est saisi du capital décisivement financier et de la spéculation des rentiers qui n'a pas cessé jusqu'au XXIe siècle.

Aujourd'hui, avec la crise des *subprimes* en 2008 aux États-Unis, c'est alors comme si l'âme solidaire des villes et des villages nous informait partout ailleurs que la solidarité ne pouvait aller exclusivement avec le Dollar, l'Euro, le Yen, sans parler du Franc CFA. La morale, si on peut dire, de cette histoire c'est que l'hypothèse d'une économie circulaire n'aurait aucune vraisemblance, seulement, à trop considérer sa trajectoire, ces dynamiques dans l'écologie

des territoires à travers les sciences exactes et surtout compte tenu des approximations de la science économique sans prendre largement en considération la géographie, l'histoire, l'anthropologie, l'ethnologie et naturellement la philosophie.

La deuxième anecdote que je voudrais vous raconter va concerner le monde d'hier et d'aujourd'hui à la mesure d'un espace-temps d'environ trois siècles. Il s'agit de l'histoire de la vie et des aventures surprenantes de Robinson Crusoé racontées en 1719, au siècle des Lumières par Daniel Defoe. Tout le monde ou presque connaît, l'éclat nous en reste. Cette histoire perdure avec Michel Tournier dans son roman, *Vendredi ou les limbes du Pacifique* publié en 1967, Tournier qui vient de mourir cette année a profondément renouvelé le récit de Defoe au milieu du XXe siècle. Il a vécu ce XXe siècle comme un monde de viol, de violence et de sexe qu'il a dévoilé en actualisant le mythe.

Et bien dévoilé parce qu'il y a ajouté en effet un personnage terriblement féminin, né comme Adam de la boue, apte à faire jouir Robinson. Il a fait jaillir avec cette jouissance une sorte d'angoisse existentielle, un violent désir naturel d'ordre sexuel qui tenaille alors ce nouveau Robinson tandis qu'en revanche, *Vendredi*, dans ce nouveau récit, n'éprouve aucune angoisse de la sorte parce que de tout temps, la nature est consubstantielle de son propre état. En 1967, à l'issue du roman de Tournier, Robinson le soi-disant civilisé se trouve comme alors rééduqué par le sauvage *Vendredi*, jusqu'à être débarrassé in fine de ses angoisses épousant la terre elle-même, la nature. Dans ce roman de 1967, Robinson, renaturé, reste alors dans l'île, bienheureux, assouvit, alors que *Vendredi* revient dans le siècle au premier bateau de passage pour s'engager dans la compétitivité comme on dit aujourd'hui, le combat de tous contre tous.

En 1967, le destin de *Vendredi* n'est plus propriété de Robinson. La liberté de *Vendredi* est devenue comme citoyenne. Elle n'appartient qu'à lui-même en tout cas, mais l'histoire ne dit pas ce qu'il en fera. C'est néanmoins la seconde morale civique de cette histoire, *Vendredi* est désormais citoyen du monde c'est-à-dire au final que trois siècles plus tard, dans l'actualité de Defoe, dans celle de Michel Tournier et dans la nôtre, le civilisé a convolé avec la terre sans la violer. Le métabolisme homme nature de toujours a été rétabli à la faveur du mythe de Robinson.

Pour conclure, alors que Defoe a raconté une immense parabole qui décrivait la conquête du monde à la mesure comptable, compétitive, libérale et anglo-saxonne de celle de l'Amérique, dans tous les sens du terme, le *Vendredi* de Michel Tournier pose en revanche une question considérable en montrant comment, entre l'histoire moderne et l'histoire contemporaine, la perspective de la modernité s'est progressivement renversée. L'esclavage a presque disparu, *Vendredi* par exemple, le Kanak, le Bambara, l'Amérindien, sont devenus citoyens du monde, on peut se demander si nous-mêmes nous le sommes en revanche. ^[11]_{SEP} Pour finir cette interrogation, quel monde de demain se profile à l'horizon dont le ferment serait peut-être une économie circulaire ? En tout cas, c'est une conclusion, j'espère, provisoire. Il semblerait que maintenant, pour l'instant en 2016, le ferment de l'économie circulaire n'agisse guère. La croissance est douteuse, la consommation est en berne, tout se vend sans que paradoxalement rien ne paraisse plus s'acheter. Le XXe siècle reste principalement celui de la banque, à tout le moins si on en croit les agences financières de notation, les *big four*, *consulting* books, comme

on dit, et celles-ci sont souveraines comme des oracles aujourd'hui pour rester dans le mythe bien sûr. Tout reste donc encore à faire dans la longue durée, mais sait-on jamais, je vous demande d'y réfléchir. Je vous remercie.